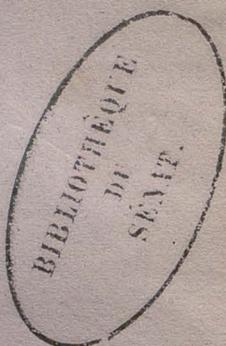


Cote 503

# THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

A QUI  
SERA PENDU LE PREMIER  
PAR NOTRE JURY.

PROVERBE PATRIOTICO - TRAGICO - RISIBLE 2

*EN UN ACTE.*

1800

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

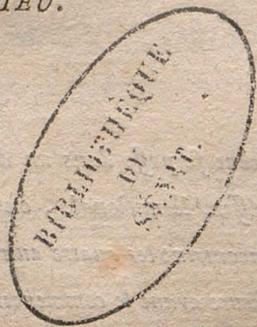
500 MADISON AVENUE, NEW YORK, N. Y.

1800

A QUI  
SERA PENDU LE PREMIER

PAR NOTRE JURY,

*PROVERBE. patriotico - tragico - risible ;  
en un acte, trouvé sur la terrasse des  
Feuillans, dans le porte-feuille du  
compere MATTHIEU.*



---

L'An second de la Liberté 1791.

---

ACTEURS,

MESSIEURS,

CAZALÈS,      BARNAVE,  
MAURY,      DUPORT,  
D'ORLÉANS,      CHARLES-LAMETH.

*La Scène se passe dans un des Corridors de la salle de  
l'Assemblée nationale, où MM. Maury & Cazalès  
rencontrent les quatre autres Législateurs, un quart-  
d'heure avant le commencement de la Séance, le len-  
demain du Décret sur le Jury.*



A Q U I  
S E R A P E N D U L E P R E M I E R  
P A R N O T R E J U R Y .

---

S C È N E P R E M I È R E .

C A Z A L È S , D U P O R T , M A U R Y , D ' O R L É A N S .

C A Z A L È S .

**P**ARBLEU , Messieurs du côté gauche , convenons , de bonne-foi , que ce que nous avons fait hier , comme cela au reste nous arrive souvent , n'a pas le sens commun .

D U P O R T .

Comment , vous , monsieur Cazalès , vous blâmez aussi notre institution des jurés . A la tribune , passe ; vous avez juré de critiquer tout ce que nous ferions , à la bonne heure ; mais , entre nous , il faut ici de la sincérité ; & , si vous nous critiquez pour cette opération-là , c'est par trop aussi montrer le bout de l'oreille .

## C A Z A L È S.

Monsieur, point de personnalités, je vous prie, car il en est peut-être, parmi ceux qui composent actuellement votre société, pour qui l'épigramme deviendrait par trop cruelle, si vous nous forciez à l'employer.

## D' O R L E A N S.

Oui, oui, M. Cazalès à raison, point de personnalités; c'est le moyen de gater la meilleure cause, & puis. . . . .

MAURY (*en regardant M. d'Orléans du coin de l'œil.*)

Et puis cela dégénère souvent en querelles qui ne peuvent plus se terminer que par le pistolet: n'est-ce pas là, M. le Duc, ce que vous avez voulu dire.

## S C È N E I I.

Les Acteurs précédens M. CHARLES-LAMETH.

D'ORLEANS (*en sautant au col de Charles Lameth.*)

ET bonjour, mon cher Charles, je vous attends depuis un quart-d'heure, le séance va commencer, & ma foi ne vous voyant point arriver je ne savois plus à quel saint me vouer, car sans vous & vos signaux, il auroit fallu que je restasse toujours assis à la même place sans remuer.

C H A R L E S L A M E T H.

Quand on s'occupe sans cesse, Monsieur, comme je le fais de la chose publique, on n'est pas maître de ses momens. D'ailleurs j'ai rencontré sur la terrasse un grand nombre de citoyens qui à force de carresses m'empêchoient de passer.

M A U R Y , *à part.*

Oui, citoyens, à quatre sols par tête, chez M. le Blanc, votre caissier.

C H A R L E S L A M E T H.

Que je n'interrompe point, Monsieur, votre conversation, elle ne peut que m'éclairer sur ce qu'il faut faire pour soutenir les véritables intérêts de la nation.

M A U R Y.

Puisque Monsieur le permet, je vous dirai que votre jury n'est pas plus praticable que toutes vos autres opérations.

D U P O R T.

Que la vente des biens du clergé, par exemple ?

M A U R Y.

N'allons point chercher d'exemples dans un acte aussi tyrannique; il n'a réussi que par ce que l'intérêt personnel, la plus forte passion des hommes, a conduit & dirigé cette opération; (*en se retournant*,) mais quelqu'un nous écoute.

C H A R L E S L A M E T H.

Ah! c'est notre ami Barnave, Messieurs, (*en s'adressant à MM. Cazalès & Maury,*) vous permettez.

## S È C N E I I I.

Les Auteurs précédens, BARNAVE, CAZALÈS  
(*après avoir fait un signe d'approbation sur l'entrée de M. Barnave*).

C A Z A L È S.

MESSEIERS, sans entrer dans cette discussion, le jury, tel que vous l'avez décrété, est-il ou n'est-il pas praticable? Je vous dis, moi, qu'il nous fera tous pendre, vous, Messieurs, d'Orléans, Barnave, Duport, Lameth, l'abbé Maury, & moi & la Fayette, encore par dessus le marché.

B A R N A V E.

Pour qui sera la priorité?

M A U R Y.

Pour M. d'Orléans, sans doute. J'espère, Messieurs que, malgré l'égalité des rangs décrétée par l'Assemblée, vous ne lui disputerez pas la première place.

D' O R L É A N S.

Mais qu'ai-je donc fait, à votre avis, qui doive me procurer tout cet honneur?

C A Z A L È S.

Il est assez plaifant celui-là, qu'ai-je donc fait?

M A U R Y.

Comment, qu'avez-vous fait? Croyez-vous que le peuple, malgré le replatrage de Chabroux, ait oublié votre ancienne conduite? croyez-vous que vos manœuvres foient tellement ensevelies dans l'oubli, qu'il ne viendra jamais un moment où la justice aura enfin son cours? pensez-vous que les François un jour ne se croiroient pas déshonorés, s'ils ne puniffoient pas vos forfaits? croyez-vous que le sang des Gardes-du-corps, immolés par vous, ne criera pas vengeance?

B A R N A V E.

Et, après tout, *ce sang étoit-il si pur?*

D' O R L E A N S.

L'Assemblée nationale n'a-t-elle pas décrété que tous ceux qui m'avoient vu, le 5 & le 6 octobre 1789, au milieu des assassins, font des calomnieux. Depuis cette époque, n'ai-je pas toujours donné l'exemple de la soumission à la loi, lorsque ce bon Roi, que j'aime tant, *dont je ne veux que le bien*, m'eut fait ordonner par la Fayette de quitter la France, n'ai-je pas obéi sur le champ; n'ai-je pas crevé vingt chevaux pour arriver plutôt à Boulogne.

L A M E T H.

Vous avez raison, Monsieur, tous les *citoyens* le savent, & cela doit vous suffire; quand on a, comme vous, l'estime *de la nation*, on doit peu s'embarasser des propos que tiennent les aristocrates. Le *peuple*, Monsieur, *le peuple*, voilà le seul auquel il faut plaire.

D' O R L E A N S ( à Charles de Lameth ).

Vous ne m'avez jamais, mon cher Lameth, donné que de bons conseils; je m'en souviendrai: entre nous ce mot doit suffire. ( *en parlant à MM. Maury & Casalès* ). Je reviens à ce que je disois lorsque M. de Lameth m'a interrompu, je disois qu'en tout temps j'avois toujours donné l'exemple de la soumission à la loi; je vous en ai fourni une preuve, en vous citant mon départ pour l'Angleterre, d'après l'ordre que je reçus de sa majesté. Depuis mon retour j'en ai donné encore une d'un autre genre; j'ai été vivement insulté par un aristocrate un ci-devant noble; il m'a même traité *de jean-foutre* & de lâche. Eh bien?

M A U R Y.

Eh bien? vous ne vous êtes pas battu?

M. D' O R L E A N S.

Non, sûrement; la loi qui défend le duel est trop précise; j'ai obéi à la loi; j'ai fait mon devoir;

& voilà comme je me venge de toutes les calomnies dont on m'affaille tous les jours.

C A Z A L È S.

Dites *médifances*, Monsieur le duc, & nous ferons tous d'accord.

(*M. d'Orléans sort*).

---

S C È N E I V.

MM. LAMETH, BARNAVE, DUPORT,  
MAURY, CAZALÈS.

C H A R L È S L A M E T H.

MESSEIERS, je demande pour M. d'Orléans, la division de la question. La maniere dont il vient de se justifier, & le rapport immortel de M. Chabroux ne laissant plus aucun louche, je crois, sur sa conduite, je prie M. Cazalès de vouloir bien nous dire pourquoi on me pendra, moi, *qui n'ai jamais désiré que le bonheur du peuple, qui ai tout fait pour immoler le monstre de l'aristocratie sur les autels de la liberté, & qui me suis montré enfin le plus grand adversaire du despotisme.*

M A U R Y.

Ah! combien, il est cruel de n'avoir pas ici de tribune, convenez, M. de Lameth, que cette dernière phrase étoit faite pour le peuple. Elle

auroit été vivement faisie, & longuement applaudie. Mais enfin, puisqu'il faut vous le dire, on vous pendra, vous, parce qu'il viendra un temps, & ce temps n'est pas si loin du nôtre qu'on le pense, où l'ingratitude, la fourberie, l'hipocrisie, les conseils qui ne tendent qu'à égarer le peuple, qu'à le plonger dans la misere & l'anarchie, où tous ces crimes, dis-je, seront punis comme des crimes véritables de lèze-nation.

D'après cela, M. de Lameth, faites votre examen de conscience, & voyez si la proposition de M. Cazalès n'est pas vraie à votre égard dans quelque sens que vous la preniez.

D U P O R T.

L'Abbé, l'Abbé, vous devenez déchirant. Vous nous aviez fait espérer de la gâité, mais vous emportez la pièce.

C A Z A L È S.

J'avoue que l'abbé va un peu loin, mais au total soyons de bonne foi, ce qu'il vient d'avancer n'est il pas vrai? quelqu'un de vous peut-il le contredire? & ces choses-là peuvent-elles se penser, ou se prononcer sans un sentiment de vivacité qui ne permet pas de chercher ses expressions, & qui fait qu'on appelle, *un chat, un chat, & Lameth un fripon?*

S È N E V.

MM. MAURY, BARNAVE, DUPORT &  
LAMETH.

B A R N A V E.

M. de Cazalès s'est prudemment retiré, (*en se tournant en riant du côté de Lameth*), il s'est rappelé notre petite historiette du Bois de Boulogne.

M A U R Y.

M. Barnave, on n'accuse point votre courage, vous êtes jeune, partant étourdi, il ne faut que vous renvoyer à l'école de Jean-Pierre Brissot, pour vous apprendre la manière dont vous devez vous conduire.

B A R N A V E.

Qu'est-ce à dire à l'école de Brissot ?

M A U R Y.

Quoi vous faites semblant de ne me pas entendre, vous l'avez lu pourtant cette fameuse lettre de Brissot sur votre rapport au sujet des colonies ; allons je vois que ce sujet vous amuse peu, en effet parler à un écolier du maître qui le corrige, ce n'est pas le moyen de lui faire la cour ; revenons

à nos montons ; je vous disois qu'on n'accusoit point votre courage, depuis votre duel avec M. Cazalès, vous êtes, passez-moi le terme devenu un peu fanfaron, prenez y garde, je vous en avertis en ami, vous pourriez n'être pas toujours aussi heureux ; il est vrai cependant que vous trouverez peu de gens qui veuillent se battre avec des hommes qui ont à leurs ordres des milliers de coupe-jarrets, d'assassins qui iroient piller la maison de vos adversaires, s'ils avoient le malheur de mettre sur votre jeune tête la calote de plomb dont elle a si grand besoin.

C H A R L E S L A M E T H .

Vous voyez, M. l'abbé, que je vous écoute avec le sang froid de l'innocence, cependant je demande la parole sur votre dernière objection. Comment pouvez-vous croire qu'un gentilhomme, un colonel, un ami du peuple, le plus ferme soutien de la liberté, un législateur suprême, un représentant de la nation ait pu penser à faire assassiner son adversaire parce qu'il n'a pas succombé dans un combat particulier. Vous voyez que je tranche la difficulté, vous n'avez pas voulu nommer M. de Castries, mais j'ai bien vu que votre dernière phrase s'adressoit directement à moi.

M A U R Y.

Si je le pense, grand Dieu ! mais n'ai-je pas des preuves à la main ? Le jour où le peuple à votre solde, où la horde de vos brigands s'est portée à l'hôtel de M. de Castries, vous, M de Lameth, qui nous vantez tant aujourd'hui votre bravoure & votre loyauté, vous avez été averti du projet qu'on méditoit. Je dirai plus, vous l'avez dirigé de dedans votre lit, ou comme sur les ruines d'une isle faccagée, vous traciez votre liste de proscription. Vos ordres donnés ont été portés au Palais royal, dont M. d'Orléans, votre prête-nom & votre banquier a fait une caverne, où la vertu s'engouffre, où le vice seule marche tête levée, & où s'ourdît la trame des plus noirs attentats.

Là vos assassins se sont réunis, là le mot de ralliement a été donné, & à l'instant où l'on partoit pour exécuter l'arrêt de mort que vous aviez prononcé contre M. de Castries, un des vôtres s'est détaché de la bande pour vous prévenir que tout étoit prêt & qu'on étoit en route pour vous obéir. Que répondez-vous, M. de Lameth, à ces preuves.

B A R N A V E.

Je réponds, moi, pour mon ami, que s'il y a dans ces bagatelles quelque chose de vrai, il y a au moins bien de l'exagération.

M A U R Y.

Comment , Messieurs , vous traitez encore ces attentats de bagatelles !

D U P O R T.

Allons, Messieurs, allez-vous vous disputer encore sur des mots ? la séance va bientôt commencer, il faut que chacun de nous se rende incessamment à son poste ; nous pour défendre la cause du peuple , vous ; pour soutenir le despotisme , pour ramener , s'il vous est possible, le Livre-Rouge & la Bastille. Mais nous verrons qui l'emportera ; voilà M. Cazalès qui nous rejoint ; sachons actuellement que ces MM. se sont ouvertement expliqué sur notre compte ; sachons d'eux-mêmes par quelle raison ils prétendent que le jury qui nous pendra les pendra aussi.

B A R N A V E (*d'un ton ironique*).

Je crois qu'il y aura encore de l'intervalle entre le moment où on pendra ces Messieurs , & celui où ils prétendent qu'on nous pendra nous-mêmes.

## S C È N E V I.

Les acteurs précédens , CAZALÈS &amp; MAURY.

M A U R Y.

Vous voyez que nous vous disions les raisons qui nous ont fait avancer cette proposition ; nous serons  
tous

tous pendus par votre jury ; les voici. C'est vous qui formez ce jury ; il est entièrement dans votre main , il vous obéira aveuglément ; vous n'avez qu'à lui dire pendez un tel , il le pendra ; vous n'éprouvez pas , monsieur Barnave , le moindre désagrément de ce côté-là ; mais hâtez-vous , votre crédit baisse , l'opinion change ; nous pourrions bien avoir notre tour , & c'est alors que nous chanterions aussi ce refrain chéri , *ça ira , ça ira , les démocrates à la lanterne.*

D U P O R T .

— Bravo, l'abbé, bravo, voilà comme il faut discuter, de la gaieté & point d'aigreur.

LAMETH (*en se retournant du côté de Barnave*).

Si nous voulions les faire pendre.

B A R N A V E .

Ma foi nous n'aurions pas grande peine ; il ne s'agit pour cela que de laisser aller les choses suivant le cours qu'elles ont prises.

D U P O R T .

Barnave a raison ; n'est-il pas affreux de prêcher la guerre civile comme vous le faites à chaque instant ? N'est-ce pas un crime digne du dernier sup-

B

plice , que d'employer jusqu'au fanatisme & à la superstition ; pour armer les François les uns contre les autres.

Ce serment qu'on a exigé des Prêtres , par exemples, quelle raison apporterez-vous pour ne pas le prêter ?

M A U R Y .

Ma conscience.

B A R N A V E .

Je ne m'attendois pas à cette réponse. Votre conscience , l'abbé, c'est aussi par trop ridicule. Ce n'est pas quand on est aussi connu que vous l'êtes qu'on peut dire ma conscience ; vous disiez tout-à-l'heure à l'ami Charles de scruter sa conscience ; ma foi si vous scrutiez la vôtre , je crois que l'effet ne seroit pas plus beau d'un côté que de l'autre.

C A Z A L È S .

Mais, Messieurs, n'est-ce pas abominable de chercher à détruire votre sainte religion ; & , comme le dit le côté droit , par ce maudit serment auquel vous forcez les Prêtres , ne détruisez-vous pas la religion ?

D U P O R T .

Allons, Monsieur de Cazalès, du raisonnement s'il vous plaît; de grands mots dans la bouche, sur-tout d'un homme qui passe pour bon logicien, ne remplaceront jamais des choses. Je fais bien qu'à l'Assemblée nationale vous nous débitez souvent de longues phrases, qui n'ont aucun rapport à la chose, le tout pour nous faire perdre notre temps, & pour retarder le grand œuvre de la constitution,

M A U R Y .

Belle constitution, en effet, que vous nous bâtifiez-là; le clergé n'y fera pour rien.

L A M E T H .

Vous êtes bien heureux, l'abbé, que ce propos ne soit pas connu sur la terrasse; il est fait pour provoquer les citoyens, vous voudriez bien que le peuple vous insultât.

M A U R Y .

Oui, sûrement, un ecclésiastique martyr rendroit notre cause intéressante.

L A M E T H.

Allons, l'abbé, du courage, la patrie exige ce grand sacrifice; il faut savoir s'immoler pour le salut de tous, quand la voix impérieuse d'une grande nation se fait entendre, d'une nation régénérée par nous, il faut savoir s'y foumettre & obéir.

M A U R Y.

Parbleu, il le faut bien, sans votre maudite constitution du clergé, que pourtant au fond de mon ame je trouve bonne, j'aurois été mîtré.

D U P O R T.

Rien n'empêche encore, l'abbé, que vous ne foyez *crossé*.

B A R N A V E.

Duport, vous faites le mauvais plaisant; il faut savoir vaincre son ennemi; mais, quand une fois la victoire est assurée, montrons-nous généreux. Voilà monsieur d'Orléans qui vient à nous.

## S C È N E VII &amp; dernière.

*Les acteurs précédens, D'ORLÉANS.*

D' O R L É A N S.

MESSIEURS, voilà la séance qui commence.

## B A R N A V E.

Avant de nous quitter, l'abbé, expliquez-nous comment le jury pendra la Fayette; nous autres nous sommes tous pendus, à votre avis il n'y a plus que lui à expédier.

## M A U R Y.

Ce n'est parbleu pas difficile. Il est votre ennemi; il aime son roi, & il a raison; car au fait il nous en faut un, vous en convenez vous-mêmes. Il n'y a que l'individu qui vous déplaît, parce que tant qu'il sera sur le trône, vous, M. Duport, vous ne ferez jamais garde des sceaux; vous, M. Barnave, vous ne ferez jamais ministre des départemens; vous, Lameth, vous ne ferez jamais général. Vous savez qu'il aime trop les honnêtes gens pour que vous puissiez arriver à ces places, au lieu que M. d'Orléans vous les promet, si vous pouvez lui mettre la couronne sur la tête.

## L A M E T H.

A l'ordre, l'abbé, à l'ordre, vous voilà encore hors de la question.

## M A U R Y.

Je disois que la Fayette aime le roi; vous autres jacobins vous le ferez passer pour aristocrate; &

avec ce mot que ne pouvez-vous pas ! vous ne lui pardonnerez jamais les obstacles qu'il a toujours opposés à tous vos projets. Nous, de notre côté qui n'aimons pas plus le roi que vous, nous ne voulons point non plus de la Fayette.

D' O R L É A N S. (*En souriant.*)

Comment, en conscience, l'abbé, vous ne voulez pas du roi.

M A U R Y.

Non, morbleu, nous n'en voulons point ; c'est un pied plat, une poule mouillée, qui tout bonnement.

C A Z A L È S.

Dites plutôt tout bêtement. . . .

M A U R Y.

Qui tout bonnement ne veut que le bonheur des François, qui sacrifie tout, & clergé & noblesse, & parlemens à la tranquillité publique ; qui vient de sanctionner le décret qui nous anéantit, nous autres abbés commandataires & évêques ; qui s'est déclaré le chef de la constitution. Vous nous croyez assez fots pour vouloir conserver un tel être sur le trône ; tant qu'il y sera nous n'aurons rien

à espérer, il nous croifera par-tout, & il préfère ce qu'on appelle aujourd'hui la nation au clergé & à la noblesse. Et puis madame Antoinette qui s'avise aussi d'être patriote, qui applaudit à tout ce que fait l'assemblée nationale, qui va donner son argent aux malheureux de Paris, plutôt que d'en payer de bons foldats qui feroient une contre-révolution; & vous pensez que nous aimons ces gens-là, allez, nous prenez-vous donc, M. Barnave, pour des écoliers en politique.

B A R N A V E.

C'est fort bon l'abbé, je vois que nous sommes d'accord sur les principes; mais comment parviendrons-nous à exécuter sur-tout ce la Fayette.

D' O R L É N S.

Oui, la Fayette sur-tout.

C A Z A L È S.

La chose n'est pas difficile: tout rusé qu'il est, la Fayette, prête le flanc dans ce moment-ci; il joue le dictateur, il veut être tout, & pouvoir législatif & pouvoir exécutif. Le voilà qui veut former un camp, c'est là le moment de l'attaquer.

D' O R L É A N S.

Ah! oui: à-propos Laclos m'a dit qu'il avoit eu bien de la peine pour ce camp; mais qu'il a réussi & que c'est un bon signe pour moi.

B A R N A V E.

Chut, chut, pas si haut.

C A Z A L È S.

Je m'en étois bien douté ; l'idée de former un camp part des jacobins, la chose est claire ; la Fayette a donné dans le piège : tant mieux il va irriter contre nous les puissances voisines par ses apprêts de campement.

L A M E T H.

Tant mieux, tant mieux ; la guerre avec l'étranger ; voilà ce qu'il vous faut à vous aristocrates, pour vous relever ; à nous, pour nos projets.

D U P O R T.

Eh ! comptez-vous pour rien la division que nous pouvons semer entre les troupes de ligne & les volontaires ; allons, la Fayette a fait la faute, profitons-en, & nous verrons après à qui sera le premier pendu par un Jury.

*Les acteurs rentrent tous dans la salle de l'assemblée nationale.*

F I N.

